

## CLINIQUE ONIRIQUE DU TRAVAIL DE DEUIL RÉUSSI<sup>1</sup>

Paul FUKS

Nous suivrons ici, au fil de leurs rêves nocturnes, le travail de deuil de deux analysants endeuillés au cours de leur cure.

Voici la première patiente.

Son mari, disons André, est décédé d'un cancer quelques mois après le début de la cure.

Une semaine après le décès, premier rêve :

*André et moi assistons à un spectacle donné dans une grande salle devant un large public. André ne se sent pas bien. Nous sortons et allons dans le hall. Il s'assoit, je lui ouvre sa veste et sa chemise. Il me parle de sa maladie... Puis, il est couché sur un lit, dans une pièce, et je suis dans la pièce voisine. Un jeune homme, que je vois de profil, l'achève en l'étranglant. Je suis soulagée et me dis : il n'est pas mort par ma faute.*

Après une courte évocation de la vie du couple, placée sous le signe du spectacle, la maladie du mari et les soins par elle prodigués viennent au premier plan du rêve, comme ce fut le cas dans sa vie récente. Puis vient le récit de la mort du mari selon un scénario permettant de la disculper : cela se passe dans une autre pièce et c'est un autre qui tue.

Sous l'effet du choc, la déculpabilisation est la première urgence, donnant la mesure d'une culpabilité inconsciente. Elle avait, en effet désiré se séparer de son mari, mais la maladie est survenue, puis la voici libre, comme par réalisation magique de son souhait secret

---

<sup>1</sup> *Études sur la mort. Thanatologie.* « La mort et les rites », n° 111/112, 1997, Société de thanatologie, Paris.

Si le Moi de la rêveuse se excuse aussitôt, la culpabilité, issue de l'inévitable ambivalence des sentiments, est néanmoins présente et assumée, dans le rêve, par le jeune homme de profil, image du double inversé de la rêveuse.

Un mois et dix jours plus tard :

*Je suis assise et je tiens la main d'André couché par terre. Il meurt en souriant. Tout se passe bien. Je suis très contente qu'il meure sans souffrir. Il sait, et je sais aussi, qu'il va mourir.*

La déculpabilisation se confirme. La mort est acceptée, mais aussitôt mise en suspens, différée : *il meurt*, puis *il va mourir*. Subrepticement, apparaît le déni de la mort.

Cinq jours plus tard :

*Nous sommes comme sur un grand paquebot blanc. Je suis à l'arrière, à l'ombre ; lui est à l'avant, au soleil, très loin parmi d'autres personnes. Il est beau et souriant. Un steward lui sert une tasse de café. Je le regarde sans chercher à lui parler. Je sais qu'il est très loin. Je suis accoudée au bastingage, lui est assis. C'est une très belle image. C'est tout.*

Le déni se confirme. Il n'est pas mort ; ils sont juste séparés, l'un et l'autre sur le même navire, blanc comme un hôpital. Elle se console de la séparation par une idéalisation et une esthétisation : *il est beau, c'est une très belle image*, mais elle se sent quand même dépressive : elle est *à l'arrière, à l'ombre...*

Le double inversé n'est plus l'agent de la déculpabilisation, mais celui du déni : il n'étrangle plus mais, sous les traits du steward, sert le café, boisson de l'éveil. Grâce au déni, le calme est préservé.

Notons que sous le problème actuel du deuil est présent le conflit du couple et sa perte de dialogue : il est *très loin*, elle ne cherche pas à lui parler. Ne reste que l'esthétique : être *comme* sur le même navire apparente celui-ci à la salle de spectacle du premier rêve, donne à entrevoir une vie d'apparences. *Être sur le même bateau* est habituellement synonyme de solidarité ; ici le *comme* dément l'entente, introduit le déni du conflit, seul ciment du couple. Déjà le déni.

Quatre jours plus tard :

*Je vais le voir à l'hôpital. Je sais qu'il n'est pas vraiment malade, mais prisonnier. Pendant que je suis dans sa chambre, un infirmier s'apprête à lui faire une piqûre de poison. J'y substitue un vrai médicament.*

Elle avait toujours su ce qu'il en était de son mari – bien avant sa maladie : il était prisonnier de problèmes familiaux transgénérationnels et elle avait voulu, en l'épousant être le rédempteur du mari et de sa famille. Aussi, rien d'étonnant à ce

qu'ici le déni se formule selon un scénario salvateur : le steward, devenu infirmier, administre grâce à elle, à celui qui *n'est pas vraiment malade, un vrai médicament.*

L'ambivalence des sentiments s'énonce clairement : celui qui exécute ses désirs inconscients, en achevant le moribond, puis en réveillant le mort, se dispose à faire une piqûre mortelle en sa présence, donc en son nom. *In extremis*, elle se reprend et le sauve – tout en sauvant la face, la sienne : elle reste bonne.

Sept mois plus tard, mais un an et cinq jours après le décès :

*Mes deux enfants et moi marchons sur une route. Des avions lâchent sur nous d'énormes couronnes mortuaires en plomb. J'en reçois une sur le dos, mais je me relève indemne. Mes enfants aussi.*

À l'occasion du premier anniversaire du décès : ultime tentative de culpabilisation de la part d'un Surmoi qui la domine de très haut, les *avions*. Elle parvient cependant à s'arracher à la pesanteur des remords – les *énormes couronnes mortuaires en plomb* – sauvant ainsi ses *enfants*, c'est-à-dire son avenir.

Un mois et neuf jours plus tard :

*Mon mari vient vers moi en montant péniblement un escalier Il est d'une maigreur et d'une pâleur extraordinaires. Il ne dit rien. Puis, près de moi, il me dit qu'il a mal à la poitrine. Je lui réponds que je suis absolument sûre qu'il va guérir. Je le prends dans mes bras avec un enthousiasme et un amour extraordinaires. Je lui dis que je l'aime tellement qu'il va guérir*

*Ce rêve, ajoute la rêveuse, je l'ai fait trois ou quatre fois sous des formes différentes. Chaque fois, j'ai un mouvement pour l'envelopper, pour l'entourer. C'est un geste qui me dépasse, qui amène une force en moi. Ce qui importe, c'est que je croie que je peux le sauver. Peu importe la suite.*

Un désir de rédemption se donne libre cours et, sans réserve, prend en charge le déni qui flambe et approche le mythe : *C'est un geste qui me dépasse*. Il en résulte un afflux de forces et une note maniaque : la sainte femme prétend, par la seule force de son amour, être l'agent de la résurrection : *je l'aime tellement qu'il va guérir*. Telle est l'exaltation d'un narcissisme primaire niant la perte de l'objet aimé qui le fait vivre. Le fantasme de toute puissance est manifeste : *je suis absolument sûre qu'il va guérir*. C'est bien pourquoi, au début du rêve, elle occupe la position dominante : le haut de l'escalier – escalier qu'il monte *péniblement*, faiblesse pour laquelle elle l'avait épousé.

Sept mois et trois jours plus tard :

*On ouvre le cercueil où se trouve André. Il est gris, mais pas décomposé. Quelqu'un lui arrache la peau du visage. Ce n'est pas horrible, ni angoissant. Je n'interviens pas.*

Devant l'évidence de l'échec de l'amour à sauver l'objet aimé, un renversement se produit : le déni n'est plus affirmé et le mort est vu dans son cercueil. L'infirmier, remplacé par un article *on*, puis par un pronom indéfini *quelqu'un*, enfin par un inconnu sans visage ni identité, révèle la vérité, œuvre contre le déni et prouve que le mort – *pas décomposé* selon la rêveuse –, en fait, part en lambeaux.

Par sa non-intervention, la rêveuse accepte son impuissance et, par identification au disparu, verse même dans la toute impuissance. Mais le temps n'est pas venu où elle pourra accepter totalement la réalité ; elle se réfugie dans une indifférence défensive, dans une absence d'affect.

Deux mois et dix jours plus tard :

*André est vivant. J'ai peur qu'il ne m'aime plus, qu'il se détache de moi. Je vais vers lui, je lui dis qu'il n'est pas possible que notre relation change. Je le prends par les épaules. Il ne répond pas.*

À faire la morte pour ne pas souffrir – fin du rêve précédent – elle permet le retour du déni, d'emblée proclamé : *André est vivant*. Son tourment, moins pour la vie de son mari, que pour le maintien de leur *relation*, signe le retour de l'affect.

D'avoir éprouvé ce sentiment l'amène à faire, elle-même, démentant ses propres paroles, son premier constat du décès : *il ne répond pas*. Constat qui n'est pas encore la pleine acceptation de la perte, mais la prépare, l'annonce.

En fait derrière l'image du mari, faible mais constant et irréprochable, il y a celle du père pour l'amour duquel, cadette de trois filles, elle a toujours dû déployer de continuel efforts de séduction sans jamais avoir été tout à fait satisfaite ni apaisée. Souvenons-nous du rêve du paquebot blanc où le mari-père était *très loin* – répété deux fois dans le rêve –, si loin qu'elle ne pouvait lui parler.

La non-réponse du mari, à la fin du dernier rêve, ne rappelle pas seulement son décès et leurs difficultés conjugales, elle fait aussi écho à la non-réponse du père qui l'avait tant déçue. Écho d'autant plus fort que le décès de l'époux est survenu deux ans après celui du père, provoquant une intense confusion des images.

Notons la chasteté filiale du geste : *je le prends par les épaules*. La proximité de l'inceste en rend compte, de même que de l'emploi du mot *relation*. À son seul mari, elle aurait parlé de son amour. Le désir de fusion avec l'objet mari-père lui permet d'éviter l'abord et l'élaboration d'une problématique conflictuelle avec l'un, œdipienne avec l'autre.

Dans ce refus de la perte, du détachement, du changement, on peut encore entendre la protestation d'un narcissisme primaire régressif sommé de s'effacer.

Un mois et trois semaines plus tard, mais neuf jours après le second anniversaire du décès :

*André et moi venions de faire l'amour Tout à coup, il se détache de moi et je ne tiens plus, dans mes bras, qu'un mannequin sans tête. Mais André est toujours face à moi, riant d'une façon ni cynique, ni blessante... Puis, il part rejoindre un groupe dans la rue. Je sais qu'il pense à moi, à ma peine de le voir partir, mais il doit partir.*

Après avoir évoqué le désir de fusion – *nous venions de faire l'amour* –, voici soudain la dé-fusion – *il se détache de moi* – accompagnée du double constat :

1/ de désagrégation de l'image du mari, qui avait perdu la tête pour elle,  
2/ de désinvestissement de l'image du père, dont elle ne redoute plus le rire, autrefois ressenti comme *cynique* et *blessant*.

Malgré la séparation, elle semble apaisée car il connaît – ils connaissent – son amour et cela suffit désormais à la rêveuse.

Si les deux objets – le mari et le père – se maintiennent en elle en une image unique, une différenciation s'opère : le mari-amant n'est plus qu'un mannequin sans tête, ni vie, alors que le père modifie son regard sur elle et part en pensant à elle. Le premier est mort, le second appartient à d'autres. Chacun à sa façon, ils peuvent bien partir. D'avoir été visitée par le souvenir du plaisir vécu avec l'un – *nous venions de faire l'amour* –, d'être enfin sereine vis-à-vis de l'autre – à présent bienveillant et pensant à elle – la libèrent de toute attente et lui permettent d'accepter le détachement.

Mais si elle supporte de voir son papa partir avec un groupe dans la rue, qu'en est-il de son rapport à sa maman, de sa perception de la relation de papa avec maman ? Silence pour le moment !

Pour l'accomplissement de ce travail de deuil, une concession est consentie et semble suffisante : elle cède sur ce qu'on me pardonnera d'appeler l'œdipe social, elle renonce à la jalousie vis-à-vis des collègues de travail qui lui prennent son papa. Mais pas plus. La résolution de l'œdipe proprement dit viendra plus tard, en son temps, à son heure...

Trois semaines plus tard :

*André est désarticulé comme un robot. Le crâne est séparé de la tête. Le cerveau est à nu et rattaché au reste du corps par une espèce de ceinture que je lui accroche à la taille dans le dos. Mais il est vivant. Ça ne me fait pas peur, car je le serre très fort. Il n'y a que ses bras et ses épaules qui sont intacts.*

Au désir hallucinatoire de conserver l'objet, dont elle possède et maîtrise les fragments, répond la dégradation, la désagrégation de l'image de celui-ci, *mais il est vivant* – le déni délire.

Submergée par un masochisme érogène, la douleur devient jouissance et substitut de l'objet perdu. Rapprochons de cette fascination horrifiée les cas très fréquents où, après un décès, le mort vient en rêve inviter, supplier, ou abjurer son survivant de le rejoindre, plongeant le rêveur dans un désarroi intense. C'est, en fait, un

objet narcissique qu'a perdu l'endeuillé, qui craint d'être entraîné à son tour dans la mort par cette partie de lui-même identifiée à l'objet disparu.

Une autre interprétation complète la précédente. Le renoncement à l'idéalisation de l'objet aimé – André n'est plus beau ni souriant – a entraîné la décharge d'une agressivité primaire refoulée jusque-là : il n'est plus qu'un mannequin décapité, un robot déglingué. La violence des fantasmes destructeurs, quoi qu'elle en dise, lui fait très peur – *je le serre très fort* –, mais elle accepte et supporte l'épreuve.

On reconnaît, également l'exaspération des symptômes et l'angoisse fréquente, sinon habituelle, à l'approche d'une évolution favorable et qui, souvent, en fait douter.

Enfin, à un dernier niveau d'interprétation, on peut voir dans la perte de sa tête par le *mannequin*, dans celle de son crâne par le *robot* des images de castration, de perte de toute-puissance. Cette sortie hors de l'illusion, de bon pronostic malgré le caractère éprouvant de ces visions, donne à la rêveuse accès au monde réel et à ses efficiences. Mais pour le moment la peur domine.

Sept mois et trois semaines plus tard, elle fait un rêve de relance de l'analyse :

*Je me trouve à bord d'un bateau à voiles qui quitte le port et dont je vais visiter les cales... "*

Quatre jours après ce rêve de relance, celui-ci :

*Je reçois chez moi des amis pour une fête. Mon mari n'est pas là. Je prends part à une grande farandole qui court de pièce en pièce. Passant par un cagibi, une bouculade fait tomber un aquarium, qui se brise, laissant choir sur le parquet un poisson venimeux.*

*Changement de lieu. Je suis seule. André arrive pâle et fatigué. Je vais vers lui et lui dis que je l'aime. Puis, je lui demande de m'aider à ramasser avec des cuillères en bois, le poisson venimeux. André le prend à mains nues et me le montre. Il a l'air plutôt content de lui, mais ne sait qu'en faire.*

La commotion, qu'illustre l'avant-dernier rêve, a amené le réveil des forces libidinales, de même que la libération d'agressivité a fourni l'énergie nécessaire au détachement et à l'ouverture à la réalité extérieure, signe habituel de fin de deuil.

Son mari oublié, la voici qui entre dans la farandole de la vie. Elle peut donc vivre sans lui et même mieux ! Spectatrice de la vie en sa compagnie – premier rêve – en son absence, elle devient participante.

Mais le retour de la mémoire – passage dans le cagibi où sont remisés les aquariums dont le mari faisait négoce –, réactive la culpabilité – bris de l'aquarium –, met fin à la fête et fait revenir le mort.

Le poisson, c'est l'image du problème venimeux que le défunt avait introduit dans le couple en devenant, contre l'avis de sa femme, un membre très actif d'une secte chrétienne. Poisson, parce que chrétien ; venimeux, parce que sectaire. C'est notamment pour cette raison que l'analysante, avant que la maladie ne se déclare, avait commencé à envisager une séparation.

Le geste fou du mari, prenant le poisson à mains nues, révèle que la rêveuse ressentait cette vocation sectaire plus comme une ostentation vaine – *il me montre... il ne sait qu'en faire* – que comme une foi profonde. Ostentation qui rappelle la salle de spectacle du premier rêve. On pense également au petit enfant montrant à sa maman, plutôt content de lui, son jouet, son caca ou la bêtise qu'il vient de faire. Nous approchons là, probablement, de la vérité de cet homme et de son couple, mais nous sortons de notre sujet...

La rêveuse, ayant renoncé à la toute puissance, celle-ci est alors attribuée au mari : prise à mains nues du poisson venimeux.

Cette attribution, sur le mode critique – *il ne sait qu'en faire* –, confirme et renforce le renoncement.

Aucune interprétation des rêves précédents n'avait été communiquée à la patiente. Ce jour-là, comme elle associait sans sortir de son chagrin, j'ai dit, m'autorisant de la farandole et du fait qu'elle n'avait rien fait pour retenir le geste fou : « S'il prend le poisson à pleines mains, c'est qu'il n'appartient plus au monde des vivants. Seul un mort ne risque rien. »

Deux mois et cinq jours plus tard :

*Je travaille la nuit. André entre, me tient compagnie un moment et part. Puis vient un collègue auquel je dis : « André vient de me visiter ». Je vois dans ses yeux qu'il ne me croit pas. J'ajoute : « Évidemment, ce n'est qu'une impression puisqu'André est décédé. »*

Au terme du travail de deuil – *je travaille la nuit* – le désinvestissement de l'objet s'accomplit – *André part*. Le collègue silencieux témoin de ce travail – l'analyste – lui a permis d'accepter le réel et de pouvoir énoncer calmement : *André est décédé*.

Neuf mois et trois semaines plus tard :

*Un groupe d'étudiants passe devant moi. André, le dernier du groupe, ne me voit pas. Je suis terriblement vexée. Puis, je me trouve enlacée par un homme plus âgé que moi et que j'embrasse avec beaucoup de plaisir, sans toutefois m'y sentir liée. Je me rends compte, alors, que je ne suis plus aussi attachée à André. Quand le groupe et André repassent devant moi, dans l'autre sens, je m'aperçois que je ne souffre plus.*

*Au réveil, dit la rêveuse, j'ai tout de suite pensé que l'homme plus âgé c'était vous et le travail fait par rapport au deuil.*

Récapitulant sa vie, elle voit André, dernier d'un groupe – en tête duquel doit bien se trouver le père –, André, dernier de la série des hommes décevants qui n'ont pas su la voir, ni l'apprécier. Après tant d'effusions et d'exaltations à propos d'André, l'image qui lui en reste est cruelle : c'est le dernier... Et la vexation qu'il lui inflige relève sans doute de la dimension œdipienne du couple.

Elle n'appartient pas à ce groupe, le travail *de nuit* l'en a différenciée, l'a renforcée dans une identité nouvelle. Mûrie au contact de l'homme mûr, elle est libre et « ayant pris bouche » avec cet *homme plus âgé*, elle change de statut, ayant vécu une expérience qui l'a détachée de son passé. Elle recouvre sa liberté d'aimer.

Le jeune homme de profil, le steward, l'infirmier, l'inconnu, le collègue trouvent leur aboutissement dans cette image d'homme plus âgé dont le caractère transférentiel éclaire rétrospectivement les multiples usages qui ont été faits du transfert au cours de cette partie de la cure. Introduisant un tiers entre l'objet perdu et elle, dans ses élaborations oniriques comme d'ailleurs dans ses fantasmes diurnes, le transfert a prémuni la rêveuse contre la rumination dépressive et chacune de ses apparitions a été un agent de dynamisation et d'évolution. Déculpabilisateur, négateur du deuil, révélateur de l'ambivalence et de l'œdipe, destructeur du déni, analyste intériorisé, réanimateur du désir et de l'élan vital enfin, le transfert est présent depuis le début et à toutes les étapes de ce travail de deuil.

Voici donc, notre rêveuse, au terme de son travail de deuil – qu'elle nomme alors qu'il s'achève. Cette série de rêves, qui s'étend sur presque trois années, sans périodicité fixe, prend fin. L'image du défunt n'apparaîtra plus dans aucun des rêves faits au cours des quatre années ultérieures de cette cure. L'énergie libérée s'est à mesure réinvestie dans la relance du travail analytique. Il est remarquable de constater que chacun des rêves de cette série est lié au précédent comme au suivant par une cohérence parfaite. De plus, l'ensemble de cette série s'est développé parallèlement et indépendamment des autres rêves relatifs aux autres problématiques de l'analysante. J'ai eu l'occasion de recueillir lors de la cure d'une autre analysante, ayant à faire le deuil d'une liaison amoureuse, une série de rêves aux caractéristiques tout à fait identiques à celles-ci.

Il apparaît donc, d'après ces observations – et peut-être peut-on généraliser ? – que le travail de deuil normal, dans son expression onirique, traverse les problématiques de sujet, en reçoit des infiltrations, des colorations, mais poursuit jusqu'à son terme son déterminisme spécifique, à la façon d'un processus autonome.

En effet lorsque sa nécessité s'impose au cours de la vie d'un sujet, l'organisation psychique de celui-ci est déjà en place et si le travail de deuil ne devait être réglé qu'à son tour, dans l'ordre d'entrée en scène, il faudrait attendre la fin de la cure pour pouvoir l'aborder et le surmonter – et l'on sait ce qu'il en est de la fin de la cure et des problèmes qu'elle pose... Or ce n'est pas ce qui est observé ici. On constate plutôt que la dynamique onirique du travail de deuil normal rencontre tour

à tour les problématiques en suspens qui semblent s'écarter devant son avancée pour ensuite reprendre place derrière lui, peu ou pas modifiées.

C'est cette autonomie qui permet la relative brièveté du travail de deuil réussi au regard de la durée de l'ensemble de la cure.

Si la structure psychique du sujet colore, sans la modifier, l'évolution du travail de deuil normal, celui-ci ralentit – voire fige – le travail analytique en raison de la mobilisation, voire de l'accaparement énergétique, qu'il nécessite. Ce n'est que lorsque les premiers signes de fin de deuil se sont manifestés – rêve de la farandole – que s'est produite la reprise analytique : rêve du bateau à voiles.

Consommation d'énergie, continuité et cohérence propre et surtout autonomie de développement, on retrouve dans l'onirisme du travail de deuil les caractères, qui font de ce dernier un processus spécifique ayant pour finalité l'acceptation par le sujet de la nouvelle réalité issue du décès, l'acceptation de la perte.

Voici le second cas annoncé au début de l'article.

C'est celui d'un homme, en analyse depuis de nombreuses années, qui, un mois après avoir perdu son père, a fait le rêve suivant :

*Je marche dans la rue. Soudain, je me trouve en présence de mon père. Stupéfait, je demande : Que fais-tu ici ? Mon père sourit avec malice et, dans son regard, je lis : « Eh oui, je peux encore t'étonner ! » Mais mon attention est détournée vers ma fille (de trois ans) qui s'élanche sur la chaussée. Je me précipite, la saisis et me retourne : mon père a disparu. Je reste songeur...*

Ce rêve s'est répété tel quel à deux reprises à quelques jours d'intervalle, mais aucun autre rêve n'a repris l'image du père, ni n'a abordé de nouveau en quelque façon son deuil.

L'intensité émotionnelle contraste avec la sobriété narrative. D'emblée le caractère déplacé du mort est signifié : *Que fais-tu ici ?* Et la priorité immédiate accordée à l'avenir, l'enfant, achève de lui donner son congé.

Le rêveur reste songeur car l'image de son père ne lui est pas un problème, mais un souvenir cher, des souvenirs...

Quelles différences avec le cas précédent ! Nulle culpabilité inconsciente, nul déni de la perte, nulle interférence avec d'autres problématiques refoulées, nulle blessure narcissique mise en résonance, nul surinvestissement de la figure de l'être perdu, – mais réinvestissement immédiat dans le devenir –, ni oubli de l'objet perdu, ni désaffection vis-à-vis de celui-ci, fonction pensée préservée, enfin, permettant la prise en charge de la crise et sa résolution.

Car il y eut crise, mais la détresse de ce patient, qui fut intense et durable, a été vécue et assumée au plan conscient avec le cortège habituel des souffrances du deuil, mais abordées en clair. C'est du moins ce que permet de supposer ce rêve.

En effet chez cet homme dont la cure était assez avancée, quoique non terminée, l'onirisme du deuil, avec son caractère lapidaire, s'est déployé de façon autonome par rapport à l'ensemble du travail de deuil « éveillé », qui, lui, a duré pendant près d'une année, ainsi que par rapport à la cure, qui s'est poursuivie au delà de ce deuil.

La comparaison des deux cas ne permet pas de qualifier le premier de deuil pathologique, le second de deuil réussi. Tous deux furent des deuils réussis ayant rempli leur office, compte tenu du fait qu'ils sont partis de deux situations inconscientes très différentes : l'une encombrée et complexe, l'autre déjà largement déblayée. Seule la chronicisation d'une des étapes à parcourir aurait signé l'échec de l'un d'eux.

En conclusion, l'intérêt des cas ici exposés est de montrer qu'au niveau des structures inconscientes telles qu'elles se révèlent sur la scène onirique, le deuil normal n'apporte que son traumatisme propre, ne perturbe que ce qui l'est déjà, n'ajoute ni confusion, ni désordre, ni pathologie là où il n'y en a pas, que seule une position névrotique préexistante peut être responsable de troubles.

De même qu'il peut, tout en ébranlant le sujet dans les délais habituels, n'affecter en rien la qualité des rêves qui lui sont liés.

On constate donc une double autonomie du travail de deuil normal – d'une part au plan onirique par rapport aux autres dynamismes inconscients – d'autre part au plan comportemental par rapport à l'état conscient du sujet.

On peut avancer, enfin, que l'autonomie de l'onirisme du travail de deuil découle du caractère actuel du deuil en tant que traumatisme.

La clinique onirique, bien sûr, ne rend pas compte de la totalité du travail de deuil, normal ou pas, mais elle peut, pourvu qu'on la prenne en considération, en être un observatoire privilégié.

